



Sandrine Willems

DEVENIR OISEAU

Introduction à la vie gratuite

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Ouvrage publié avec l'aide
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Photographie de couverture : Mâ Thévenin, Étang des Moures,
Villeneuve-lès-Maguelone © Mâ Thévenin

Mise en page : Mélanie Dufour
© Les Impressions Nouvelles – 2018
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Sandrine Willems

DEVENIR OISEAU
Introduction à la vie gratuite

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Una Voce poco fa – un chant de Maria Malibran, roman,
éditions Autrement, 2000

Les petits dieux, onze « romans miniatures »,
Les Impressions Nouvelles, 2001-2002 ; réédition
partielle chez Espace Nord, en 2017

*Le Roman dans les ronces, ou la légende de Charles VI, roi
fou, et de sa servante*,
Les Impressions Nouvelles, 2003

Le Sourire de Bérénice, Les Impressions Nouvelles, 2004

Élégie à Michel-Ange, Les Impressions Nouvelles, 2005

À l'Espère, Les Impressions Nouvelles, 2008

Éros en son absence, Les Impressions Nouvelles, 2009

L'extrême, Les Impressions Nouvelles, 2010

ESSAIS

*L'animal à l'âme – de l'animal-sujet aux psychothérapies
accompagnées par des animaux*, Le Seuil, 2011

Carnets de l'autre amour, suivi de *L'incendiée*,
Les Impressions Nouvelles, 2014

Addictions et reliances, Les Impressions Nouvelles, 2017

« *Habite au large.* (...) La joie ne peut être
que reçue et venir d'ailleurs¹. »

1. Jean-Louis Chrétien, *La joie spacieuse*, p. 56 et 59. Le début en italique est de Saint Augustin, *Commentaire de la première Epître de Saint Jean*.

ENVOI

Ceci n'est pas le compte rendu d'une expérience, mais l'expérience elle-même.

Dans une impasse, je mis à plat ce qui se présentait, comme on pose les inconnues d'une équation, comme on met cartes sur table. Les cartes d'une espèce de tarot, dans lesquelles on espère voir s'esquisser un avenir.

Et j'attendis que la vie me donne une ébauche de piste.

Je ne parlerai donc de ce qui eut lieu que pour faire place à ce qui s'ébauche.

« Écrire sa vie » revient ici à tracer une ligne mélodique qu'ensuite on pourra jouer. Dans la recherche, à chaque instant, de la plus grande justesse possible.

Vient un moment où ce qu'on vit est tellement fort, sollicite tellement toute notre énergie, nous interroge si radicalement, nous accule à tel point, que si l'on n'invente pas une issue on crève. Impossible alors de raconter autre chose que ce qu'on est en train de vivre.

Vient un moment où il y a trop de chaos, dans notre vie et dans le monde, secoué de morts, d'épidémies, d'attentats, d'injustices du sort et des humains qui en rajoutent, tant de douleur en ceux qui nous entourent et en nous, que de tout cela, si l'on veut survivre, il faut bien tenter de faire quelque chose. À ce cri de toutes parts il faut bien répondre, et tenter de tisser un fil à travers le chaos du monde.

Vient un moment où l'on ne s'octroie plus le droit de parler de quelque chose qu'on connaîtrait encore moins que soi. Alors que, paradoxalement, on n'a jamais tant senti le dérisoire de nos petites histoires. Mais devant le minuscule du fruit, il ne reste qu'à en tirer, au moins, tout le suc qu'il pouvait donner.

De toute façon, en parlant d'autre chose, on ne ferait encore que parler indirectement de soi. Alors, autant y aller.

Vu que les théories nous semblent trop abstraites, la poésie trop sophistiquée, et les romans pas assez vrais, il ne reste que le récit, qui certes s'apparente à tout ça, mais se taillera dans le vif, et affrontera le plus cru, le plus trivial, et surtout le plus vain.

L'un de ces récits, des méandres d'une âme, que jadis les directeurs de conscience demandaient aux spirituels ou aux saints. Sauf que moi, je n'ai personne pour me diriger, que personne ne m'a rien demandé, et que je cherche à dire à quel point je ne suis pas une sainte. Pour me débarrasser des dernières velléités que j'aurais d'en être une.

Pourtant, si cette histoire n'a rien d'édifiant, elle est portée par l'espoir de servir à d'autres. Si je me fais ici le témoin de ma vie, dans ce passage que je doutai souvent de pouvoir traverser, dans cette solitude que je ressentais comme absolue, c'est avec l'espoir que d'autres, en de tels passages, puissent se sentir moins seuls. Moins coupables de souffrir tant, de paraître trahir la vie, de se sentir des monstres.

ENVOI

Non que je prétende indiquer le moindre chemin, qui vaudrait pour tous, ou même pour quelques autres que moi. Juste une résonance, de singularité à singularité.

En plus, comment parler de l'amour, autrement qu'en une histoire singulière ? Même lorsqu'on tente, comme ici, de le penser, de le mettre à la question, de le passer au crible, en la matière toute théorie ne tient-elle pas de la momification ou de l'hérésie ?

Or chercher un amour toujours plus vrai, en assumer l'énormité, la candeur, ou la folie, c'est aussi pour moi assumer ce que ma vie eut de « mystique » – assumer que là résidait sa menace, mais aussi sa justesse.

Et face à tout ce que ce terme de « mystique » soulève de suranné, de filandreux, d'écœurant, je vais tenter de dire ce qu'il signifie pour moi, et même ce qui, en cette incarnation-là, apparaît à mon avis de son « essence », en deçà de toute religiosité ou croyance. Vu que de la mystique non plus, alors même qu'elle est élan vers l'universel, on ne peut parler, sans la trahir ou la perdre en chemin, qu'à partir d'une existence singulière. Plus encore qu'ailleurs la pensée, là où elle tente de penser ses limites, ne garde sens qu'affectée. Au point qu'on finit par ne plus voir où l'affect le cède à la pensée – et inversement. Toujours j'ai cherché ces voies par lesquelles le verbe arrivait à se faire chair. Et avec le temps je supporte de moins en moins les saucissonnages de l'humain entre ce qui relèverait de son pur esprit, de son cœur, ou son corps.

J'aimerais rendre perceptible ici à quel point des questions métaphysiques peuvent s'incarner.

DEVENIR OISEAU

Ce livre, délibérément, se pose comme inclassable, entre réflexion, récit, et « contemplations ».

En tentant d'aborder ces zones indicibles, je serai comme qui tente de dire son amour : outreucidante et maladroite. Dans un état de dénuement inévitable et nécessaire.

DANS L'IMPASSE

Ce qui suit part d'un constat : l'amour amoureux est indispensable et impossible. Alors quoi ?

Autour de moi, c'était partout la même clameur. Pendant les sept ans où j'avais été psy, mes patients « addicts » ne m'avaient parlé que de leur besoin criant d'amour, des souffrances immenses de l'abandon, dont les seules trêves venaient de rencontres amoureuses plus ou moins éphémères.

De ma mère, je craignais constamment que ce manque d'amour abyssal ne la tue. Face à lui, l'expérience ne lui était d'aucun secours, et l'âge ne lui procurait aucune sagesse de substitution.

En l'une de mes plus chères amies, j'avais vu, de nouveau, la passion à l'œuvre, vidant d'intérêt tout le reste, dépossédant un être de toutes ses richesses, pour un autre qui par là se distrait de son propre vide. Puis je la vis s'étioler dans les affres de la séparation.

Et tandis que cet autre ami, vaguement bouddhiste, me disait qu'à présent il cherchait la paix, je le voyais s'éveiller de sa quête du nirvana dès que l'ombre d'une jeune femme frôlait sa vie. Quant à cette amie, elle franchement bouddhiste, qui autrefois malmenée par l'amour disait « ne plus y penser », à peine croisait-elle quelqu'un que l'amour rendait apparemment heureux, son cœur se serrait. Et si je me souvenais de celle qui un jour m'avait

dit : « l'amour, ce n'est pas mon problème », elle, plus encore que les autres, je la plaignais.

Bien sûr, lorsqu'à mon amie aux prises avec la rupture, j'essayais de faire sentir que la puissance de son amour était en elle, l'autre n'étant que prétexte à la déployer, bien sûr, « j'avais raison ». Mais par-delà toute raison, de tels prétextes on ne peut se passer, avec leurs particularités qui les rendent, chaque fois, irremplaçables.

Quand a-t-on vraiment vécu ? Le plus pleinement, le plus intensément ? Qu'a-t-on vécu de plus intense que ces moments-là, où le mur s'abattait enfin entre l'autre et soi ?

Depuis toujours obsédée par la mort, tétanisée parfois par l'angoisse de ce moment où elle surviendra, aujourd'hui ou plus tard, souvent je me demande : qu'est-ce qui fait le poids ? Et le plus banalement du monde, il me faut bien répondre : l'amour seul. Et ces seuls instants qu'il a éternisés, magnifiés, ces instants fous où l'on sentait que c'était incompréhensiblement vrai : l'amour, seul, est plus fort que la mort.

Longtemps la question me hanta : peut-on, hors de l'amour amoureux, être dans la joie ? Serait-il donc possible qu'il n'y ait, si bêtement, que ça ? Qu'il n'y ait pas d'autres absolus possibles ? Maintenant que les dieux sont morts, qu'allons-nous faire de notre besoin d'adorer ? Certes chez moi ce besoin-là était particulièrement fort. Mais à mieux y regarder, autour de moi, même voilé, détourné, il se révélait bien plus répandu que d'abord je ne l'avais cru.

« Enfin ne voyez-vous pas que cet amour amoureux est la pire des idoles, des illusions ? » Toutes les religions,

les prétendues sagesse, presque toutes les philosophies, veulent nous en prémunir. Celles-là mêmes qui s'efforcent d'en tirer parti, de s'ancrer en sa puissance, pour la récupérer à leur profit, n'ont de cesse de le déplacer, afin selon elles de le sublimer, mais finalement le trahir. Car ce qu'elles visent, c'est presque toujours l'autosuffisance, la paix, la mise à l'abri des aléas de l'éphémère. Or quelle écharde plus redoutable à tout cela que cet amour, nous confrontant au manque incurable de l'autre, à cette hémorragie qu'il suscite en nous, excluant tout apaisement durable, nous livrant, sans recours, aux caprices du temps ? Mais si l'amour est une erreur, quelle soi-disant vérité a sa force ? D'être inconstant lui enlève-t-il cette évidence, fulgurante, qu'aucune révélation n'approchera jamais ? Pourquoi les plus grands sages, les plus grands saints, en dépit de leurs certitudes, ont-ils toujours à redouter les tentations d'éros ?

Ni l'homme ni Dieu n'ont jamais rien inventé de mieux. Si l'amour amoureux arrive quelquefois, au mieux, à s'élargir, se clarifier, on ne peut sans se dévitaliser, tôt ou tard, rompre avec lui.

Quand je repense pourtant à mes plus terribles passions, voyant en elles ce qui fut de ma vie, jusqu'ici, le meilleur et le pire, ne regrettant rien de leurs ravages, reconnaissante d'avoir pu atteindre ces extrêmes, je dois m'avouer aussi que je préfère que ce soit derrière moi, et n'aurais pas tout à fait envie de repasser par là. De retrouver ces abîmes de douleur, et cette idolâtrie, où l'on préfère quelqu'un à la vie. Serait-ce une utopie de faire coïncider l'élan amoureux avec celui de la vie ?

Cet amour est sans doute ce que de ma vie j'ai le plus désiré – et si la vie m'avait demandé de choisir en elle une seule chose, je n'aurais pas longtemps hésité. Or ce fut celle, évidemment, qui me fut refusée. À présent qu'une si large part de ma vie, déjà, s'était écoulée, n'était-il pas temps de comprendre pourquoi – d'aller jusqu'au bout de cette logique-là ?

« Il faut tordre le cou à l'absolu », me dit un homme avec qui j'ai vécu. Autant me tordre le cou à moi-même. Et l'amour peut-il être autre chose qu'absolu ? « *O große Lieb, o Lieb ohne alle Maße* » disait Bach¹. La joie ne peut être que folle², et l'amour, démesuré. Entre l'amour et la mystique, pour moi, confusion totale et revendiquée.

Or poser la relation, et donc le relatif, comme un absolu, n'est-ce pas poser, d'emblée, un cercle carré ? À l'instant où je me le demandais, me revint la réponse de Thomas d'Aquin : « Dieu est relation, mais relation non relative ». Mais moi, en plus, je ne cherchais pas le divin hors de son ancrage humain. Fallait-il donc choisir : soit la relation indépassablement relative, soit l'absolu, mais dans la solitude et l'ascèse ? La tendance du mystique ne va-t-elle pas vers l'élagage, le vide, le désert ? N'aspire-t-il à évacuer le terrestre, pour faire toute sa place au ciel ? Cet élan, moi, j'aspirais à le pervertir : je visais un élagage partiel et subtil, qui au terrestre conférerait tout le poids d'une divinité. Ne m'avait-on souvent reproché de viser la « relation pure », sans diversion qui en distraie ? Ne m'avait-on renvoyé qu'en cet éther la relation se vide ?

1. « Ô grand amour, ô amour sans mesure » : *Passion selon Saint Jean*.

2. Clément Rosset, *La force majeure*.

Et si je prétendais chercher la rencontre, l'altérité, en se faisant absolu mon désir ne tendait-il pas à une fusion qui les niait ?

Quel amour, en ma vie, comme en celle de quiconque, aura été « vrai » ? Pour moi, et de surcroît pour l'autre ? Si souvent mes relations, quel que soit leur mode, a fortiori les amours du passé, me semblaient frappés d'inconsistance – et c'était alors la désertification du monde. Qu'ils reprennent vie, fût-ce sur le mode le plus difficile, le plus impossible, ma vie reprenait chair.

Et puis, que reste-t-il de l'amour fou ? Au jour où cette folie ne paraît plus tout à fait possible, ni même enviable, mais indépassable ?

Longtemps j'eus l'espoir qu'après les feux d'éros, il y aurait ceux d'agapè – la compassion, la charité, qui ne seraient pas moins ardentes. À présent je le constatais : l'amour universel ne faisait pas le poids. J'avais beau me désoler de cette défaite, en être humiliée, il fallait bien le reconnaître, si je ne voulais pas en rester là. À moins que pour se satisfaire d'agapè, il n'eût fallu mieux renoncer à éros que je ne l'avais fait ? Se persuader que de la première seule pouvait venir une joie véritable, non seulement durable mais « consistante », alors que du second ne pourraient naître que des illusions, furtives et finalement lassantes ? Mais cela me paraissait un énorme mensonge.

J'avais aussi espéré en philia – les amitiés. Les miennes étaient presque aussi passionnées que mes amours. Mais je devais bien constater que mes amis, à peine tombaient-ils amoureux, n'étaient pas loin de disparaître. Sachant qu'en

DEVENIR OISEAU

la même situation j'aurais fait pire qu'eux, je ne pouvais leur en vouloir. Mais dans cette tristesse où me laissait le manque d'amour, je devais reconnaître que mes amis, souvent, n'étaient pas là.

Si notre langue, d'ailleurs, amalgame si rondement, en ce terme d'« amour », ces trois modes d'éros, agapè, et philia, que distinguait le latin, n'est-ce pas que les deux derniers ne sont que l'ombre du premier – ce qui tente d'en approcher, et de nous consoler lorsqu'il fait défaut ?

Peut-être ne restait-il plus qu'à chercher un autre mode d'amour amoureux. C'est ce que je fis, au fil de cet écrit.

DANS LA VILLE DORÉE

Dans la ville dorée, j'avais passé douze ans. Dans la splendeur de cette ville, la plus étrangère à tout ce que j'étais qui se puisse trouver, douze ans d'exil. Ce temps qu'on attribue, dans les hagiographies, à la traversée du désert. Même les saints, après, peuvent en sortir.

J'étais déjà trop vieille, pour cet homme envers qui j'éprouvais un amour impossible, que je tentais de « sublimer », mais sans trouver d'issue à ma solitude. Et quand je voyais le très-cher, physicien, artiste, et fou, qui me rendait mon monde, plus que jamais j'avais l'impression de m'être trompée de vie. Dans le monde socio-médical où j'étais tombée, jamais je ne serais qu'un poisson hors de l'eau.

Bien sûr mon travail de psy, avec alcooliques et toxicomanes, avait été une passion. Mais là je sentais que j'étais au bout. Que je leur avais donné tout ce que je pouvais, que ce qui avait été rencontre transformante, pour eux comme pour moi, allait glisser vers la répétition. Par cette stagnation qui constamment les menaçait, je me sentais contaminée. « Tout allait bien », dans l'équipe où je travaillais, tout aurait pu continuer ainsi encore des années. Lorsqu'une collègue, ressentant cela aussi, parla de « ronron », je me dis que cette fois, vraiment, il était temps de partir.

Dans cette capitale de l'inertie, engluée dans les fleurs et le soleil, je ne voyais pas comment, à ce qui m'importait,

j'aurais pu trouver de répondant. Hors de trois ou quatre amis, mes patients étaient les seuls avec qui je partageais une zone d'intimité, certes bien délimitée, et naissant paradoxalement de ce qui nous tenait à distance. Et j'étais fatiguée de n'avoir accès à autrui que par ma fonction, et de ne jamais pouvoir livrer d'autres de mes aspects, ma fragilité, ma « folie », mon goût de la démesure. Et même si, dans mon travail, j'avais appris à m'intéresser à n'importe qui, je devais reconnaître que c'étaient les plus raffinés, aimant comme moi la beauté et la pensée, qui de ce que je pouvais apporter tiraient le meilleur parti. J'avais envie de trouver ceux à qui je pourrais donner mieux, plus précisément, ce que j'étais. Et ce que m'avaient appris de si précieux mes patients, j'avais envie que cela me serve dans des relations nouvelles. Ce qui m'avait permis d'évoluer, maintenant il fallait que je le laisse pour pouvoir aller plus loin.

Depuis si longtemps je savais que je devais partir. Lorsqu'un incendie m'avait délogée de chez moi, je l'avais vu comme un rappel – un ultimatum. Or depuis s'étaient écoulés presque trois ans. Où après cette espèce de mort par le feu, il y avait eu encore celle des projets auxquels je travaillais là, et celle que fut cet amour paralysant pour le physicien-fou. Je me retrouvais sans appui, sans contre-poids, face à la douleur lancinante de mes patients. Je sentais se rapprocher le risque de m'enfoncer avec eux – épuisée, débordée, exsangue. L'angoisse montait, inexorable.

J'en restais à la stupéfaction que j'avais eue à entendre qu'en sanskrit, avant que le bouddhisme ne passe par là, la « compassion » n'existait pas – le mieux qu'on puisse faire

pour l'autre, selon l'antique pensée indienne, consistant à être dans la joie. Et à irradier cette joie, tel un soleil ou un dieu. Je sentais tellement que si je ne me reconnectais pas à la joie, je n'aurais bientôt plus rien à donner.

En m'attelant à la douleur des patients, ne tentais-je pas de fuir la mienne ? Ou de la justifier, par « empathie » pour la leur ? C'était de cela que je soupçonnais certains pysys de mon entourage, qui prétendaient comme moi revitaliser les autres, alors qu'on les voyait s'éteindre dans la vie la plus terne. Coupables de ce que Nietzsche appelait un crime de lèse-majesté envers la vie. Ils me dégoûtaient, comme moi, de fuir le seul devoir qui soit : se tenir à hauteur de la vie.

Il fallait donc retrouver la joie. Or je l'ai dit, elle me paraissait ne pouvoir venir que de cet amour amoureux, qui me semblait inaccessible. Et la joie n'est-elle, par définition, ce qui se reçoit ?

Puisque « faire le bien » ne suffisait pas, peut-être fallait-il « aller au-delà du bien », pour qu'au-delà de la souffrance puisse ressurgir la joie. Peut-être que le « bien » se dévitalisait, dès qu'il se séparait du « beau » et du « vrai », ou du moins du souci qu'en son absence il laisse, et qu'on appelle la pensée. Peut-être fallait-il en revenir à la grande triade platonicienne, qui les posait comme inséparables.

Enfin fut officialisée ma « rupture conventionnelle » – la convention du terme tentant d'atténuer la violence du fait. Que vinrent vite me rappeler de violents maux de tête, lorsqu'une fois ma décision prise, je me retrouvai avec les patients, que je ne prévins pas tout de suite. Me racontant qu'il valait mieux *pour eux*, pour ne pas plom-

ber tout ce mois qu'il nous restait à partager. Découvrant à quel point il serait difficile *pour moi* de leur dire que je m'en allais.

Lors d'un groupe de parole, l'un d'eux évoqua, en passant, ses « idées noires ». À la fin de l'heure, il partit en riant, et je ne le retins pas. D'autres patients m'attendaient, et surtout, pensant que j'allais partir, je me disais qu'en cas de besoin, c'était sur mes collègues, maintenant, qu'il pourrait s'appuyer. Et je partis, en repérages, dans la nouvelle ville où je voulais aller. Le jour où j'y posai le pied, il se suicida. Toujours j'avais dit que si l'un de mes patients, encore en thérapie avec moi, se suicidait, j'arrêteraient ce travail. Je n'avais pas imaginé que l'histoire pourrait se dérouler dans l'autre sens.

Or ce patient-là, cela faisait cinq ans qu'il venait me parler, et c'était peut-être celui à qui j'avais le plus donné ce que j'avais de singulier, et qui l'avait pris, qui en avait redemandé, le plus assidu à tout ce que j'avais proposé, celui qui s'en était remis le plus éperdument à moi.

Avait-il pressenti que j'allais partir ? S'était-il senti lâché par moi ? Je revoyais ce regard bleu, terrible, qu'il m'avait lancé, quand il avait parlé de ses idées noires. Était-ce que je ne l'avais pas cru ? Si souvent, il est vrai, il avait dit son désir d'en finir, pour ensuite, et si vite, rebondir. M'étais-je habituée à l'intensité de sa douleur ? Ou n'avais-je plus la force, plus l'envie d'y répondre ? Ce jour-là, pensant qu'il pouvait s'en remettre à d'autres, n'étais-je pas déjà ailleurs ? Ne lui avais-je pas répondu tacitement que je ne pouvais plus le porter, qu'il fallait qu'il me lâche pour que je puisse m'en aller ? L'histoire m'avait frappée, de ce sau-